L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, [illegible] OCTOBRE 1861.

C. F. WEISSE & Co. RUE DE CHARTRES No 73, Entre Conti et Bienville

C. F. WEISSE, F. LIMET. S. DUFOUR, S. HARRY. { Editeurs-Propriétaires.

Nouvelle-Orléans, MARDI MATIN, 1er OCTOBRE

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine" à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On s'adresse aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par Henry, 65 et 67, Vieille-Levée—Plusieurs lots de bouteilles vides, &c.

La question du Coton.

On prétend, comme nous l'avons déjà dit, que l'inactivité apparente de l'Angleterre est la levée de blocus que les ports du Sud, par le général Lincoln a faite à cette puissance pour faire l'approvisionnement de coton dont elle a besoin. Les raisons les plus sérieuses de croire que M. Lincoln a promis que le coton serait exporté des ports du Sud librement et sans indulgence avant le 1er novembre. Sur cette promesse est-elle basée et comment l'Angleterre s'est-elle pu l'accepter ainsi bénévolement et qu'il nous importe de savoir, pour préparer la résistance de côté où l'ennemi se porte.

Ce point sur lequel tout le monde est bien d'accord, c'est que la Grande-Bretagne ne saurait passer, même pendant une seule année, la récolte de coton du Sud ou sa majeure partie de cette récolte. Il a tout prix deux millions de balles de l'Amérique pour former avec le coton des Indes provenances l'approvisionnement nécessaire pour l'alimentation de ses manufactures, quoiqu'elle a devant elle une perspective d'un chômage pour cinq millions d'ouvriers, des mois de misère et de famine et, en conclusion, des émeutes qui ne tarderaient à prendre les proportions d'une révolution.

Les alliances proposées par la presse anglaise ne valent leur. Un journal demande que les ouvriers réduisent leur travail d'un tier, en ne demandant aucun de songe que le salaire ainsi est le minimum qu'il faut à chacun pour ne pas mourir de faim, on comprend que la réduction de travail serait cause d'une grève qui pour être lente n'en serait pas moins inévitable. Il serait gagner un mois par ce moyen, le problème se présenterait de nouveau avant l'expiration de ce terme.

Les feuilles s'imaginent qu'il sortira du coton par contrebande, en par la voie de Mexique pour fournir à l'Angleterre de quoi alimenter. Ces deux suppositions sont erronées. La quantité que des personnes pourraient emporter, par contrebande à chappant au blocus, n'atteindrait pas même 50,000 balles dans une année, en supposant que le gouvernement confédéré ne mettrait obstacle à cette exportation. Quant à exporter le coton par le Mexique, il faut venir qu'à des gens qui ignorent complètement la topographie du Texas, les moyens de transport et les frais énormes qui coûtent chaque balle ayant une distance de cent centaines de milles à parcourir par la récolte des comtés adjacents au Mississippi seule être exportée avantageusement, cette voie et elle ne s'élève peut-être à 25,000 balles. Un seul argument fait justice de toutes ces suppositions. Le gouvernement confédéré et les autorités d'Etat seront-elles exportations partielles, et les ventes et les négociants sont résolus à ne pas y refuser.

Exportation par les frontières de terre est interdite par une loi et quatre cent mille soldats sont là pour faire respecter la prohibition. Il ne nous reste donc qu'à examiner les moyens que vont employer M. Lincoln pour tenir sa promesse, ont plus de valeur et si, le succès, les fédéraux pourront réaliser cette promesse : la délivrance de coton aux Anglais.

Les approvisionnements en port d'exportation, par la force des armes que par la raisonnée et quand on nous annonce que les grandes forces de Lincoln sont destinées à s'emparer de Brunswick, en Georgie, ou d'autres points insignifiants des côtes du Sud, pour y faire des ports d'exportation de coton, nous ne voyons dans ces révélations qu'une feinte pour détourner notre attention du but réel de l'expédition. Brunswick ne figure même pas sur la liste des ports d'exportation de coton et la ville ne peut sortir de ce port ne doit pas être éloignée de quinze cents balles. Des esprits qui tendraient à s'emparer de ports de Brunswick ne pourraient, en aucun cas, les yankees maîtres que d'une quantité de coton insignifiante de coton. Il nous suffit, d'ailleurs, de jeter un coup d'œil sur les tables de l'exportation du coton pour voir que les banques dirigeront leurs coups ailleurs et que ce sont les points qu'ils se proposent, la saisie d'une partie considérable de la récolte.

Le 1er septembre 1860 au 1er septembre 1861 il a été exporté dans les divers ports d'exportation, les balles ci-dessous comme suit :

Nouvelle-Orléans	1,757,150
Mobile	537,881
Savannah	477,952
Charleston	335,961
Ports de la Floride	108,517
Caroline du Nord et Caroline du Sud	134,277
Virginie	142,968
Memphis	185 491

Savannah et Charleston reçoivent chacune une direction assez forte pour tenter la cupidité des yankees ; mais si l'on additionne les ports pour Mobile, la Nouvelle-Orléans et Memphis on trouve un total de 2,480,472 balles, ce qui, en nombres ronds, deux millions et demi, une récolte de trois millions et demi à quatre millions. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail du ravage pour démontrer que si Lincoln a tenu sa promesse à l'Angleterre la libre exportation du coton, c'est à la possession de ces trois ou quatre villes que ses efforts vont tendre ; et s'il y parvient, il aura fait entre Mobile et la Nouvelle-Orléans, il sera assurément à cette dernière que ses efforts donneront la préférence.

Mais quelque formidable que soit l'expédition organisée par le cabinet de Washington dans le but de s'emparer de la métropole du Sud, il ne peut pas avoir plus de chances de succès en ravageant à attendre l'issue de son entreprise, nous croyons que M. Lincoln a compté sur un hôte de plus. L'occupation de la Nouvelle-Orléans aurait lieu, en effet, d'assurer aux Fédéraux la possession des 1,800,000 balles de coton qui y viennent annuellement.

Il est une autre résolution qui bien que tacite n'en est pas moins unanime chez tous les patriotes du Sud, et qui devrait faire réfléchir l'Angleterre sur l'inanité des promesses fédérales, c'est celle de brûler le coton plutôt que de le laisser tomber en pouvoir des ennemis. Comme il ne revient rien au planteur de coton sur lequel les Yankees mettraient la main, puisqu'ils ont annoncé l'intention de le confisquer pour payer les frais de la guerre et que le Congrès a passé une loi générale de confiscation des propriétés des rebelles, aucun motif d'intérêt ne viendrait arrêter l'impulsion du patriotisme. Aussi quel que soit le port, petit ou grand, dont parviendraient à s'emparer les flottes fédérales, nous sommes convaincus que pas une balle de coton ne passerait intacte aux mains de l'ennemi. Dans les presses comme sur les habitations, la torche serait appliquée à ce précieux produit de notre sol ; et lors même que tous nos Etats seraient envahis et subjugués, l'épuisée Angleterre n'obtiendrait pas une seule balle de cette matière première et elle dépensérait à ses dépens ce que coûte quelquefois la machiavélisme en politique.

Nous espérons, Dieu merci, que nous n'en serons jamais réduits à la nécessité d'incendier toute notre récolte, nous croyons même qu'il y aura peut de sacrifices de ce genre à faire et nous ajouterons que ceux qui auraient à en souffrir seraient certainement indemnisés par la Confédération des conséquences d'un acte accompli dans l'intérêt général.

Le gouverneur Jackson, du Missouri, est arrivé à Springfield, dans ces, Mars le 25 courant escorté par deux compagnies de cavalerie de l'Arkansas.

ARKANSAS—Le *Herald* de Pocahontas annonce que le colonel Hindman a résumé le commandement de l'armée de l'Est [illegible] corps d'armée de Hardee.

Le Général de Des Arts de 18 ds que les forces [illegible] occupées sur le territoire [illegible] *Enquirer* [illegible] publié pour les [illegible] Ministère. L'indemnité [illegible] banques sont très [illegible] et elles vingent de tous les points du Sud.

Par le Télégraphe.

DEPECHES TRANSMISES A L'ABEILLE.

(DEPECHES DE NUIT)

La guerre dans l'Ouest.— Nouvelles détaillé sur l'affaire de Lexington.— Le général Frémont se prépare à livrer bataille. — Le gouvernour Jackson s'avance sur Brooneville, et le général Price marche sur Georgetown.

Nashville, 30 septembre.— Nous sommes en possession ce matin du *Democrat* de St Louis du 25 courant, qui contient un sommaire détaillé des nouvelles à la fois importantes et intéressantes.

Le *Democrat* nie le rapport qui dit que le général Siegel a pénétré le général Price et dit que l'individu détaché à St Louis, pendant que les armées étaient en présence.

Le nombre des troupes Confédérées engagées dans la bataille de Lexington était de 32,000 contre 20,000 Fédéraux dont 7000 étaient alors en expédition de manœuvre.

La ville de Lexington a été obligée de capituler, les troupes fédérales étant tellement épuisées qu'il leur a été impossible de prolonger la résistance.

Dépêche officielle du Gén. Frémont.

Voici le texte de la dépêche officielle du général Frémont à son gouvernement à Washington :

"La ville de Lexington est tombée aux mains du général Price, l'ennemi ayant coupé nos communications avec le rivière et les troupes se trouvant complètement privées d'eau. Un renfort de 14,000 hommes qui nous arrivait n'a pu traverser la rivière à temps pour venir en aide à la garnison qui défendait la ville. Je me prépare à livrer bataille, et j'espère mettre l'ennemi en déroute avant ou après la jonction du général McCullogh.

Mouvements de Jackson et de Price.

Une dépêche de Jefferson City dit que le gouverneur Claiborne F. Jackson s'avance sur Boonville avec 15,000 hommes, et que le général Price marche vers Georgetown avec 20,000 hommes, l'armée de Lexington ayant été divisée dans ce but.

Menaces au général Price.

Depuis la récente victoire remportée par le général Price, les Missouriens se rallient en nombre considérable sous son étendard, et avant peu on pense que ces renforts ne s'élèveront pas à moins de 30 ou 40,000 hommes.

Nouvelle demande d'argent par le général Frémont.—Cas que l'on fait de sa demande. — L'appropriation monstre semblérent diminuée.

New York, 30 septembre.— Le général Frémont ayant fait une réquisition immédiate de $500,000 pour achat de fournissement militaires, le général Ripley répond en niant le droit de Frémont à faire des achats. De nouveaux détails nous apprennent qu'il a été payé des prix excessifs et qu'aucune inspection n'a été faite des objets achetés. Finalement, Ripley a dit qu'à moins que les achats ne soient régularisés à la Trésorerie, la première allocution du Congrès sera insuffisante pour faire face aux obligations du gouvernement.

Importantes nouvelles du Kentucky.

—Fuite d'amis du Sud.—Le général Johnson remonte le Mississipi.

Memphis, 30.—Une dépêche télégraphique de Charlestville a été reçue hier en cette ville, contenant que le juge Monroe, le fils de McKee, et Haldeman, principal directeur du *Louisville Courier*, Breckenridge, Clay, Preston et autres personnages distingués du Kentucky ont également réussi à échapper à la vigilance des Lincolnistes et à gagner le territoire confédéré.

Jack Allen a joint les troupes du Kentucky sous le commandement du général Buckner avec 300 hommes, et Humphrey Marshall avec 800 hommes s'est également joint à ces mêmes troupes.

Le général A. S. Johnson marche en amont du fleuve. Il y aura du sang versé.

Le règne de la terreur en Kentucky.

Le général Buchner force le camp de l'Union.

Autres Kentuckyens envoyés au Fort Lafayette.

Nashville, 30 septembre.—Des passagers arrivés aujourd'hui de divers points par les chars du l'Est du Kentucky, rapportent que le général Hickner s'est forcé, samedi, le camp de l'Union récemment établi dans le Queen County, et s'est emparé de 400 mousquets et fourreaux, ainsi que des équipages du camp. Les unionistes, frappés de terreur, se sont enfuis dans des directions diverses, et quelques-uns d'entre eux, se jetant à la nage, ont traversé la rivière et ont cherché leur salut sur la rive opposée.

La ville de Smithland, Birmingham County, Ky., a été occupée le 24 par les Fédéraux.

Le "Louisville Democrat" du 27 septembre dit que John C. Breckenridge et George B. Flodge étaient à 50 milles au-dessus de Richmond, Ky., avec 2,000 hommes qui s'occupaient activement d'exercices et de manœuvres.

L'ex-gouverneur Morehead, B. T., Darrits, ancien rédacteur de "Louisville Courier," et H. G. W. Bacon, ex-aide de la Trésorerie Associée pour le Sud, ont tous été transportés au Fort Lafayette.

Jas B. Clay et W. G. Overton, du Louisville Courier, avaient l'un et l'autre été arrêtés, sous prévention de trahison envers le gouvernement fédéral. L'hon. M. Preston, ex ministre des Etats Unis en Espagne, était parvenu à s'échapper des mains des Lincolnistes, et était hors de leur portée.

J. T. B. Monroe, juge de la Cour de District des Etats Unis et Q. B. Monroe Jr, secrétaire d'Etat du Kentucky, ont tous deux résigné leurs fonctions et sont arrivés ici hier, ayant réussi à échapper aux fédéraux.

Les passagers rapportent également que le général Zollicoffer a pris environ 6000 mousquets et fourniments qui étaient destinés à être distribués aux unionistes conformément à une loi passée à la dernière session du Congrès abolitionniste.

Le *Democrat* de Louisville du 27, mentionne qu'un pont de bateaux sur l'Ohio et sur le Pa ducah vient d'être achevé, et que les bateaux employés à cet usage avaient été envoyés de Cincinnati il y a deux jours.

Le gén. Prentiss, de l'armée des E.-U.

St. Joseph, Missouri, 25 sept.—Le général Prentiss est arrivé en cette ville lundi soir, et a prisher le commandement de l'armée du nordouest du Missouri.

De Washington.

Washington, 26 septembre.— Le secrétaire de la guerre a lancé un ordre défendant de retirer aucunes troupes du service, et il ajoute que le gouvernement n'en remet à l'amour du peuple, pour la défense du drapeau de l'Union.

Prise du steamer *Clara Bell*.

Le steamer *Clara Bell*, qui avait été pris il y a quelque temps par les Hessians, a été repris par les Confédérés, avec une cargaison de marchandises évaluée à $30,000.

Marché au coton de New-York.

New York, 24 septembre.— Le marché au coton a fermé calme aujourd'hui avec une vente de 500 balles aux prix de 21 1/4 à 21 1/2 pour Middling Upland.

THEATRE DE L'OPERA.—Nous avons eu, dimanche, à la salle de l'Opéra, une représentation théâtrale-lyrique-artistique, à laquelle n'a manqué ni la variété du genre—car il y avait comédie, drame et vaudeville, ni la variété de talent—car nous avions M. Julian artiste sérieux et distingué, M. Chol, comédien accompli et comique de la bonne école, secondés par MM Jolly, Deligne et Chaffary, et trois actrices Mme Julian, Reiter et Deligne qui ont fait preuve de qualités réelles. Aucune des conditions qui font un succès n'a donc manqué à la soirée, sauf une seule—le public. Nous le constatons à regret, l'élite de la société créolaise n'était représentée que par quelques fidèles, pour lesquels le culte de l'art n'est pas à dédaigner, même en temps de guerre. Ces fidèles ne se sont pas laissés effrayer par leur petit nombre et ils ont bravement fait un accueil chaleureux aux artistes qui se sont de leur côté dignement acquittés de leur tâche.

La comédie intitulée *La femme doit savoir* aux mari est une œuvre spirituellement écrite, mouvementée et pleine de naturel. M. Chol a personnifié avec beaucoup de rondeur et une grande vérité de nuances le rôle de l'avoué, mari bonnasse qui croit qu'un article du code est un article d'évangile pour la femme et qui a grand peine à sortir de labyrinthe où il a cru pouvoir la tenir en vasquage. Mme Julian a montré beaucoup de finesse dans le personnage de Juliette, la femme qui devenue jalouse veut savoir son mari partout pour se conformer à la lettre du code. Les autres rôles ont été bien enlevés par MM. Jolly et Deligne et Mme Deligne.

Le Fils de la Folle est un drame émouvant tiré d'un roman de F. Soulié. Il n'est peut-être pas dans la vie humaine de situation aussi dramatique que celle où se trouve Fabien. C'est la lutte suprême du sentiment chez un fils placé entre son amour filial pour un père et son devoir envers un père coupable : il y a dans le quatrième et le cinquième acte des scènes et la passion atteint jusqu'au paroxysme. M. Julian a dans ce rôle de Fabien déployé toutes les qualités de son beau talent, il a en émouvoir son auditoire jusqu'aux larmes mais jamais sortir des affres mortelles de son rôle ; son talent a été complet et nous pouvons lui prédire que la foule enthousiasmé qui l'applaudissait l'année dernière reviendra bien vite chercher les émotions que lui faire naître en parole chaude et sympathique. M. Jolly a rendu le rôle de comte de Matta en comédien consciencieux et qui laisse peu à dire à la critique. Mme Reiter avait une belle difficile dans le rôle de la Folle, elle s'en est acquittée d'une façon satisfaisante et nous a laissé entrevoir chez elle des qualités sérieuses. Mme Julian nous a enchanté en chantant avec les mêmes perfections du personnage de Catarina, coublinas le prétendu de Bellegi.

Il n'est de nouveau ni [illegible] Fort [illegible] ni [illegible] plaire [illegible] pour [illegible]

La Bonne Société est une folie vaudeville que MM. Chol et Deligne ont tenu avec une verve et un entrain si comiques que la salle entière a bénéficié des éclats de rire dont heureusement qu'ont leur bonne étoile avait conduite au temple de la rue Bourbon.

CONVENTION COMMERCIALE.—Le *Chronicle* d'Augusta, Georgie, annonce qu'une convention commerciale doit s'assembler à Macon, Georgie, le 14 octobre prochain, et qu'il serait important que chaque ville de commerce des Etats Confédérés s'y fit représenter. Nous ignorons si les négociants de la Nouvelle-Orléans ont pris des mesures pour y envoyer des délégués.

Nous recommandons aux directeurs de théâtre la représentation qui aura lieu ce soir à l'Académie de Musique, composée de l'*Emigrant Irlandais*, drame de John Brougham et le *Tuyau Irlandais*, bouffonnerie nouvelle ; le tout entremêlé de chants comiques. M. Harry Moerty jouera le principal rôle du drame.

JOHN BRECKINRIDGE.— Une dépêche de Nashville du 28 courant porte que le général Breckinridge a passé à Mount Sterling le 20, en route pour la Virginie.

SOURDS PRECURSEURS.—On a remarqué avec raison, dit le *Wing* de Richmond, que nous sommes toujours à la veille de grands événements. Il n'arrivent jamais ; mais si nous étions bien dans les signes du temps, le feu de la guerre sur les bords du Potomac pourrait bientôt s'ouvrir les barrières qui l'ont arrêté depuis quelque temps, et avant longtemps une grande victoire sera gagnée ou une bataille sera perdue.

NOUVELLES D'ALEXANDRIE.—Un voyageur qui s'est échappé d'Alexandrie a fourni les nouvelles suivantes :

L'ennemi avait envoyé une troupe de travailleurs pour fortifier la colline située du côté du sud de la colline Ballenger. Un régiment a été envoyé le soir même pour les posterdé, et cinq autres régiments vont le suivre. La colline occupée en face du Fort Ellsworth, sur le Hunting Creek.

L'équipage de Pennsola, navire qui est à l'arsenal de Washington, avait reçu l'ordre d'aller tenir garnison au fort Ellsworth jusqu'à ce que le Pennsola fut prêt, mais les hommes, au nombre de 400, refusèrent d'obéir. On les enferma dans le dépôt de la compagnie des steamers de New York, à Alexandrie. Plusieurs canaliséraient les détenus et s'emparèrent. La garde se mit à leur poursuite dans les rues et leur sur ceux qui refusèrent de s'arrêter. Le lendemain on les transféra au fort Ellsworth.

Il y a peu de troupes fédérales dans la ville d'Alexandrie. Elles sont campées sur les hauteurs.

AFFAIRES AU KENTUCKY. — Le *Nashville Patriot* du 27 septembre rapporte qu'un grand nombre de rumeurs circulaient en ville au sujet des événements dont le Kentucky est le théâtre. On disait que 6000 soldats fédéraux avaient remonté la rivière Green jusque dans le voisinage de Bowling Green et se préparaient à chasser le général Buckner et ses forces de l'Etat ; que les fédéraux avaient évacué Paducah à cause de l'attitude menaçante du général Cheatham, que Haldeman, l'un des propriétaires du *Courier* de Louisville, était arrivé à Bowling Green ; que les partisans du Sud dans tout l'Etat accouraient en foule sous les drapeaux confédérés ; que la législature fédérale allait déclarer l'Etat en guerre contre le Sud ; que dans la plus grande partie des comtés du haut de l'Etat les démonstrations les plus énergiques étaient faites

FEUILLETON.

LA FILLE DE SATAN.

Deuxième Partie.

I

LE MOULIN DE LA GALETTE.

La bonne ville de Paris était dans l'un de ses jours de méchante humeur et de turbulence. Des mécontents, des paroles agressives, des menaces grondaient de tous côtés comme le premier orage venu. Dans les mansardes, dans les ruelles de la rive droite, le marché des innocents, le quartier Saint Honoré, la butte des Moulins. On y tenait le gouvernement sur la sellette ; et y mettait le premier ministre en accusation ; le roi lui-même y était très vertement traité.

Des bruits de cour étaient arrivés jusque sur la place publique. Le peuple était informé du refroidissement survenu entre le roi et le duc de Sully. Une foule de lettres adressées au souverain centralisant la rigidité, l'avarice du ministre ; d'autres plus dangereuses, il faisait tant au delà de toute mesure, en le montrant comme le seul arbitre de la France, éveillaient la jalousie de son maître. Elles lui rappelaient aussi que ce ministère, tenant entre lui et mille trop puissantes l'artillerie et les finances, pouvait devenir redoutable. Depuis huit jours, le roi et Sully, tous deux à Saint-Germain, ne s'étaient parlé qu'au conseil.

Le peuple ne rangeait à cette opposition sourde et silencieuse que le faiblesse de Henri IV, qui l'empêchait d'en finir avec vire.

L'un de ces beaux jours complices des sentiments populaires, brillait sur Paris ; les ouvriers aimaient mieux pérorer au dehors, au grand air que de se claquemurer dans les ateliers. Les chevaux et voitures étaient arrêtés en chemin par les groupes nombreux ; et tout se heurtait en chemin.

Les hommes de guet à cheval et du guet à pied ennuyaient en vain de disperser la foule ; on y riait à la barbe des archers ; et ceux mêmes qui auraient en envie de rentrer chez eux pour dîner restaient pour faire enrager le garde.

Vers la butte des Moulins, on rassemblement, dans lequel on savait par dénégation la rivale de la maison d'Entragues et le teint brunâ de quelques serviteurs de l'ambassade d'Espagne, avait une attitude plus hostile. On y voulait-là contre le ministre hérétique qui venait faire chasse à la France ; et y attendait de voir paraître quelques partisans connus de Sully pour engager une lutte, qui pouvait s'étendre et devenir une manifestation éclatante de la ville contre le ministre.

Et pour passer le temps on criait à tendre les mains :

—A bas Calvin ! vive le pape !..... au bûcher ou à la messe !

Et au milieu de ce tumulte, on voyait clos dans ses balcons de trèfles une fraîche gaîté, cette d'innocence et de gaîté, qui lait tant le mécontentement de la foule battre en trêve derrière sans rien perdre de son joyeux entrain.

Le Moulin de la Galette était un petit bâtiment de briques rouges entouré de *jardins et de bosquets*. Les jardins constamment pourvus et une seule plateforme de les jamais ont pendant et les bosquets n'étaient que des cloisons de charmille, parsemant à l'intérieur un peu dessèchées et brûlées par les vapeurs du vin.

Mais le plaisir y régnait toujours. Il ne venait là que des gens décidés à passer un joyeux moment, des amis recherchant la fraternité de la bouteille, de jeunes couples certains de trouver la galette chaude du moulin exquise lorsqu'il la mangeraient à deux.

De chaque côté de l'entrée étaient un sang de bosquets.

Dans l'un de ces cabinets de verdure, nous trouvons un homme blond, frais, paré, jeune, parmi un air de jubilation extrême. Il a de belles couleurs vives, quelques marques sur toutes les cartures. A son côté, une jeune et jolie petite femme, fleurie de rosettes, de pompons roses, qui forment une parure assez inconvenante en un personnage et dont elle semble d'autant plus heureuse.

A l'entrée de ce bosquet, des musiciens ambulants jouent de la guitare et de hautbois ; nombre de gens s'arrêtent devant eux, et les laissent à gorge déployée, dans l'un des cabinets mitoyens résonnent à l'unisson les verres et les éclats de rires.

Le jeune homme semble heureux de l'harmonie de la guinguette.

Seulement, dans le bosquet situé de l'autre côté, et qui se trouve le dernier de l'enceinte, il règne un profond silence, bien qu'il soit occupé.

Il l'homme que nous voyons assis à la table est épanoui, et il est pourtant que de calme et de bonne sérénité d'âme ; s'il a un air brillant habit, ce n'est que par la livrée d'une grande maison ; ses hommes ont l'air Tripot, valet de chambre de M. de Sully ? Pour un compagnie, et elle est toute pimpante et coquetionnant attifée, on n'est que par exception et par fraude, car cette petite personne est Marthine, femme de chambre de madame de Chantal.

Tripot verse le vin blanc à sa commensale, sous le feuillage carmoisi du soleil, au milieu des joyeux concert d'alentour, en disant d'un air triomphant :

—Ah ! ah ! mademoiselle Marthine, vous repentez-vous d'avoir accepté ce gotter ?

—Oh ! dit la chambrière, je l'ai accepté parce que c'était de la part d'un homme distingué, qui n'en dirait pas autant.

—Mais ! je crois bien dit que le Moulin de la Galette était joli !

—C'est ce qui m'a donné tant d'envie de le voir.

—Madame la baronne serait heureusement aujourd'hui pour toute l'après-midi.....Ah ! il y a longtemps que nous avons tête-à-tête !

—C'est naturel..... écoutez donc..... à moins qu'on ne serait bavard..... d'être un peu de son âge.

—Je le crois bien !

—De sa parer, de s'amuser.

—Et mais vous ne m'en si bien !

—Vous trouvez !

—J'ai toujours envie de dire une oraison, de vous remercier, comme j'en étais autrefois devant les autres dans mes prières !

—Oh ! j'ai préparé mon petite toilette en secret, je l'ai bien enchâs, en sortant, sous ma manse ; et ce soir je courrai en restrant me déshabiller dans ma chambre.

—Puis, tout sera dit.

—Je désirais tant voir un peu ce que l'on appelle les *mauvais lieux* !..... passer quelque petits moments à la manière des gens qui ne dînent point et font mauvaise vie..... par curiosité pure.

—Et ce n'était pas plus difficile que ça.

—Je n'ai que vingt-deux ans, moi !.....

—Certainement !

—Je me sens quelquefois rire et danser en moi-même. Il me semble que la marque devrait être la langue de tout le monde ; il me semble que la marche ne devrait être que la danse !..... Je m'amuse, je danse, je danse, je dan